

Le double été d'Ariane Dreyfus

Dans le son d'une voix, un geste, un objet, une parole lue naguère peut résider le point d'incandescence de cette poésie toujours attentive au (faux) prétexte des « occasions ». Occasions en apparence indirectes, procurées plutôt que vécues – mais, pour qui écrit, cela fait-il vraiment une différence ? – et restituées aux poèmes, aux films¹, aux récits circulant dans notre vaste archi-texte diffus, fait de croisements et de rencontres infinies. Devenues à la fin, comme l'écrivait Oreste Macrí, véritable « seconde nature », et vue la deuxième fois. Point de nostalgie pourtant, car un certain réalisme (un réalisme *habité*, sans doute), à la fois « rugueux » et plein de retenue sinon de pudeur, sous-tend la narration en vers du dernier recueil d'Ariane Dreyfus. Livre au titre déjà romanesque : *Le double été*, Le Castor Astral, 2024 (130 p.). Mais un vers, situé presque au début, mieux que de longs discours :

La forme du sexe d'Anders que sa vulve retient (p. 13) ...

– c'est Sasha, personnage ou plutôt ombre de personnage, éponyme de la première section du livre (il en compte trois : Sasha, que nous connaissons morte, Zoé sa jeune sœur, Lisa l'amie américaine), qui parle. Et ce serait, subsidiairement, un alexandrin hypermètre.

Cette alliance fréquente d'allusions littéraires distantes et de référence à une réalité proche sinon personnellement vécue – à la limite du citationnisme celles-là, du *pathos* au sens premier non larmoyant celle-ci – caractérise depuis toujours la poésie d'Ariane Dreyfus, dans un dispositif subtil de renvois croisés (fréquents, les « autres », comme Mathieu Bénézet ou Jean F. Billeter, mais aussi ses propres recueils anciens). Par exemple à partir de mots d'enfants :

- *L'ombre dort sur le sol devant la porte ouverte* (p. 49)

- C'est beau [les parapentes] parce qu'ils laissent le vent décider. (p. 58)

- « Quand je me blottis, je danse dedans » (p. 75), proche celui-ci de pages du *Dernier livre des enfants* (Flammarion, 2016).

La voix poétique porte d'autant mieux qu'elle installe d'emblée une possibilité de récit en vers crédible (l'on est en droit de penser à Pouchkine, à Bertolucci, à Audiberti) tout en sachant être brève, comme dans le saisissant incipit absolu :

Il s'appelle Anders et elle s'appelle
Mais pourquoi l'appeler puisqu'elle va mourir

¹ Au départ, l'inspiration de *Ce sentiment de l'été*, film de Mikhaël Hers (2015).

Aujourd'hui [...]

(cela se passe à Berlin, « la ville où ils avaient choisi de vivre », et nous y croisons brièvement Zoé, June l'américaine et quelques autres personnages). Des vies dans un décor vivant, concret. Plus tard, Anders désormais veuf fera la connaissance de Lisa, une autre jeune Américaine, dont il attend sans le savoir une forme de soutien humain, ou simplement « que tu me tends la main » (p. 89).

Scandé par ces rencontres, ces affinités amoureuses successives, en trois chapitres (*Sasha* - 2015 ; *Zoé* - 2017-2018 ; *Lisa* - 2019), le recueil peut se lire en effet comme un récit, dans sa succession longue, même si le rythme souverain de toute vraie poésie arrête parfois l'*en-avant* de la (fausse) prose, comme dans cette séquence descendante, en ton mineur :

La nuit vient vite, toujours la balle fait jaillir
Des rires plus aigus à chacun de ses bonds,
Comme un chien affolé de n'être plus seul (p. 29)

et l'on reprend alors la lecture verticale du vers, ainsi que le retour sur la quasi-citation des mots réécrits, peut-être par amour de la littérature :

La ligne meurt et ne cesse pas comme si elle regardait encore (Aïgui, p. 34), et, en écho :

La ligne ne cesse pas puisqu'il regarde (p. 41).

Ainsi des mots recueillis, par exemple parmi les enfants, souffles de vie qui ne mourront pas (du moins dans le livre) « puisqu'il [ou elle, poète] regarde » et les a inscrits ici.

Mais l'important n'est pas tout entier dans ce qui est dit. Les gestes aussi, à peine vus du coin de l'œil (pudeur, encore), « ses larmes retenues tout contre elle » (p. 101), et ce qui doit se taire pour exister :

On se connaît de la même douleur (p. 60) – Anders et sa belle-sœur Zoé ;

Puis la vase qui est à la fois la tristesse

Et le piège remonte (p. 72) – Zoé craignant pour sa chatte disparue...

On dirait en effet un récit d'un *double été*, un peu intermittent, peut-être un peu imaginé et reparcouru à travers des livres, de la musique, quelques films adorés, et la mémoire bien sûr, échappatoires à la peur du néant qui menace sous la solitude (« Est-ce qu'il veut vivre encore ? », p. 52), jusqu'au petit miracle à nouveau d'une rencontre.

Anders et Lisa comme un seul buisson poussé là (p. 97).

Exemple lyrique parmi d'autres. Mais la distance des citations s'impose encore (y compris sur la 4 de couverture), pour ne pas céder au sentiment. Jusqu'à ce que le

dispositif interne au livre se referme, sur une scène de vie symétrique de celle du début :

Et d'abord tout le sable à traverser (*La plage grande ouverte sur la mer*, p. 111).

Quelle meilleure fin imaginer, des fins possibles ?

Jean-Charles Vegliante